

Nora Roberts

Mission à haut risque



À PROPOS DE L'AUTEUR

Nora Roberts est l'un des auteurs les plus lus dans le monde, avec plus de 400 millions de livres vendus dans 34 pays. Elle a su comme nulle autre apporter au roman féminin une dimension nouvelle ; elle fascine par ses multiples facettes et s'appuie sur une extraordinaire vivacité d'écriture pour captiver ses lecteurs.

Nora Roberts

Mission à haut risque

Traduction française de
JEANNE DESCHAMP



Titre original :
NIGHT SHADOW

Ce roman a déjà été publié en 2016

© 1991, Nora Roberts.

© 2016, 2019, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

© EKATERINA SOMENKO/GETTY IMAGES/EYEEM

Réalisation graphique couverture : C. ESCARBELT (HarperCollins France)

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-3160-6

1

La nuit était son domaine. Il allait toujours seul, entièrement vêtu de noir, tous les sens aux aguets. Il se déplaçait sans bruit, masqué, ombre parmi les ombres, invisible dans les ténèbres murmurantes. Il sillonnait les quartiers difficiles, ne s'arrêtant que lorsque la nécessité de sa présence se faisait sentir. Dans la jungle fumante qu'était devenue la ville, il poursuivait sans faillir la mission qu'il s'était assignée. Nul ne le connaissait et il ne se réclamait d'aucune autorité. Il n'opérait que dans les allées sombres, les rues violentes, les coupe-gorge. Omniprésent, il lui arrivait aussi bien de sauter de toit en toit que de se tapir au fin fond des caves humides.

Lorsque le danger frappait, il se déplaçait à la vitesse de la foudre, tout de bruit et de fureur, ne laissant derrière lui que l'écho lumineux de son passage.

Les gens de la ville l'appelaient Némésis et on disait de lui qu'il semblait surgir de nulle part, au moment où l'on s'y attendait le moins. On racontait aussi qu'il n'était qu'une ombre immatérielle qui pouvait se fondre à volonté dans les ténèbres et disparaître.

Lorsqu'il s'élançait dans l'obscurité, il évitait le son des rires et le joyeux brouhaha des fêtes. Seuls l'attiraient les gémissements, les larmes, les cris de peur et

les supplications des victimes. Peu de nuits s'écoulaient sans qu'il revête son masque et ses habits noirs pour se faufiler dans les quartiers où régnait le crime. Ce n'était pas la loi qu'il défendait. Car la loi était faillible et trop aisément manipulable — par ceux qui la bravaient comme par ceux qui prétendaient la défendre. Nul n'était mieux placé que lui pour le savoir.

Lorsqu'il agissait, c'était uniquement au nom de la Justice, la vraie. Celle qui, aveugle et brandissant son glaive, veillait à équilibrer toujours les plateaux de la balance.

Celle qui *jamais* ne laissait le mal impuni.

Deborah O'Roarke pressa le pas. Depuis un an et demi qu'elle avait été nommée à Denver, elle menait sa carrière à cent à l'heure et les talons plats de ses mocassins claquaient à un rythme accéléré sur les pavés inégaux. Ce n'était pas la peur qui la faisait se hâter ainsi, même si le East End était tout particulièrement dangereux la nuit pour une femme seule. La vérité, c'est qu'elle vivait au pas de course vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

En temps normal, il est vrai, elle se serait débrouillée pour ne pas traîner dans un tel quartier aussi tard. Mais elle venait de recueillir un témoignage tellement intéressant qu'elle en avait oublié toute notion de l'heure. La plupart du temps, les fusillades en voiture qui se multipliaient à Denver jusqu'à devenir un véritable fléau restaient impunies. Or, à force de persuasion, elle avait réussi à obtenir un récit détaillé de deux jeunes témoins terrifiés qui avaient vu Rico Mendez tomber sous les balles. Si elle courait presque vers sa voiture,

c'était pour regagner rapidement son bureau afin de rédiger son rapport. Enfin, la machine judiciaire allait pouvoir se mettre en marche. Et avec un peu de chance, les meurtriers finiraient par répondre de leur crime.

La rue, à cet endroit, était particulièrement sombre car la plupart des lampadaires avaient souffert du vandalisme ambiant. Les ombres qu'elle entrevoyait dans les allées n'étaient pas des plus rassurantes. Ivrognes, prostituées et revendeurs de drogue se partageaient le secteur. Deborah n'oubliait jamais que si sa sœur Cilla ne s'était pas battue pour leur assurer à toutes deux une existence décente, elle vivrait sans doute aujourd'hui dans un de ces tristes immeubles délabrés aux murs couverts de graffitis. Même si le rapport n'était pas évident pour tout le monde, elle avait le sentiment de rembourser une partie de sa dette envers Cilla chaque fois qu'elle œuvrait pour un peu plus de justice.

Un homme à demi invisible dans l'entrée d'un immeuble lui cria une obscénité qui fut aussitôt saluée par un éclat de rire aigu. Deborah poursuivit son chemin sans tourner la tête. Depuis dix-huit mois qu'elle vivait à Denver, elle avait appris qu'il était plus sage de ne pas réagir à ce type de provocation. Sortant ses clés, elle descendait du trottoir pour ouvrir sa voiture lorsque quelqu'un la saisit par-derrière.

— Eh ben... Mais c'est que t'es drôlement mignonne, toi ! commenta son agresseur en la faisant pivoter vers lui.

L'homme maigre, presque décharné, qui la dépassait d'au moins une tête dégageait une odeur particulièrement nauséabonde. Mais ce n'étaient pas des vapeurs d'alcool qui émanaient de lui. Deborah comprit qu'elle était tombée entre les mains d'un toxicomane. Et à en juger par l'éclat de ses yeux, ses réflexes seraient aiguisés

et non pas émoussés par les substances qu'il venait d'absorber. C'était donc le moment ou jamais de garder son sang-froid. Bien décidée à se défendre, Deborah lui enfonça violemment son porte-documents en cuir dans les côtes. Puis, profitant de l'effet de surprise, elle se dégagea et prit ses jambes à son cou.

Elle n'avait pas franchi cinquante mètres cependant que l'homme la rattrapa par le col de sa veste. Il y eut un craquement sinistre lorsque le tissu en lin se déchira. Serrant les dents, Deborah se retourna pour le combattre. Mais son élan fut coupé net par la vue du cran d'arrêt qui venait de surgir entre les mains du toxico.

Avant qu'elle ait pu faire un geste, il lui fourra le couteau sous la gorge et ricana.

— Et hop. Je te tiens, ma belle. Fini de jouer maintenant.

Figée comme une statue, Deborah osait à peine respirer. Dans les yeux de l'inconnu, elle vit une sorte de jubilation mauvaise. L'homme savait ce qu'il faisait et ne se laisserait pas amadouer. Elle se força à parler d'un ton calme :

— Vous perdez votre temps. Je n'ai que vingt-cinq dollars sur moi.

Raffermissant sa prise, il se pencha pour lui souffler au visage.

— Ce n'est pas ton argent qui m'intéresse, ma puce.

Il la saisit par les cheveux, et la tira sans ménagement dans le renforcement d'une impasse.

— Tu peux crier, tu sais, lui chuchota-t-il à l'oreille. J'aime ça, quand elles crient, les petites garces.

De la pointe de la lame, il lui érafla la gorge.

— Allez ! Vas-y, donne de la voix ! Ça m'excite.

Deborah obtempéra sans se faire prier et ses hurle-

ments stridents se répercutèrent jusque dans les rues adjacentes. Mais les seules réactions que suscita son appel à l'aide furent des commentaires encourageants... adressés à son agresseur. Lorsque le junkie l'accula contre le mur humide et glissa un genou entre ses cuisses, Deborah céda à la panique.

— Non..., chuchota-t-elle, aveuglée par la terreur. Non, ne faites pas ça.

Avec un petit rire satisfait, l'homme sectionna le premier bouton de sa chemise à l'aide de son couteau.

— T'inquiète pas, poupée, tu vas aimer ça.

La peur, comme toutes les émotions fortes, démultiplait les sensations. Deborah percevait avec acuité la chaleur humide des larmes sur ses joues, l'odeur fétide de l'haleine de son assaillant, les puanteurs des détritiques qui jonchaient l'impasse. Elle songea au nombre toujours croissant des victimes de la criminalité dans cette ville. Juste au moment où elle se résignait à venir grossir les statistiques, la colère et la révolte prirent le dessus. Allait-elle se laisser faire sans même tenter de se défendre jusqu'au bout ? Dans sa main crispée, elle tenait toujours ses clés de voiture. Avec le pouce, elle fit glisser la pointe entre ses doigts de manière à former une arme de fortune. Puis, elle prit une profonde inspiration, concentra toutes ses forces dans son bras et... son agresseur parut soudain se soulever dans les airs par miracle, moulinant un instant des bras et des jambes, avant d'atterrir à plat ventre dans une grande poubelle.

Le premier réflexe de Deborah fut de prendre ses jambes à son cou. Mais une haute silhouette vêtue de noir se détacha soudain de l'ombre pour se pencher sur le violeur.

— Restez où vous êtes, ordonna l'homme en noir lorsqu'elle voulut s'avancer.

— Je pense...

— Et dispensez-vous de penser, surtout, l'interrompit-il sans même prendre la peine de tourner la tête dans sa direction.

Deborah allait répliquer lorsque le toxicomane se redressa avec un rugissement de rage. Tendue comme un arc, il bondit en avant, le couteau levé. Il se passa alors quelque chose de particulièrement étrange. Il y eut comme un déplacement d'air, un cri de douleur, et le couteau, échappant des mains du drogué, tomba comme de lui-même sur le trottoir.

Pétrifiée, Deborah assistait à la scène lorsque la silhouette en noir se matérialisa de nouveau devant elle, à l'endroit précis où elle se tenait quelques secondes auparavant. Le violeur, lui, était à genoux et se tenait le ventre à deux mains en gémissant.

— Impressionnant, commenta Deborah en reprenant peu à peu ses esprits. Il serait peut-être temps d'appeler la police, non ?

Toujours sans lui prêter la moindre attention, l'homme en noir tira une cordelette en Nylon d'on ne sait où et ligota soigneusement son adversaire toujours gémissant.

Ce fut seulement après avoir ramassé le couteau et rentré la lame que Némésis se tourna vers la jeune femme pour s'assurer qu'elle était indemne. Il nota que les larmes avaient déjà séché sur ses joues et qu'elle se ressaisissait avec une rapidité étonnante. Son souffle était encore un peu précipité, mais ni sanglots, ni crises de nerfs, ni évanouissement ne semblaient être à redouter. La jeune imprudente était au demeurant d'une beauté saisissante. Le pâle ivoire de sa peau

offrait un contraste surprenant avec l'éclat de nuit des cheveux qui bouclaient autour de son visage. Elle avait des traits délicats, presque fragiles. Mais leur douceur était trompeuse. Car il suffisait de plonger le regard dans ses yeux d'un bleu intense pour y lire une détermination à toute épreuve.

Sous sa chemise déchirée, il remarqua la dentelle bleu pâle d'un caraco. Cet aperçu de lingerie fine était d'autant plus troublant qu'elle était vêtue par ailleurs d'un tailleur-pantalon strict, d'aspect presque masculin.

Pendant une fraction de seconde, son regard glissa sur sa poitrine. Se ressaisissant aussitôt, il revint à son visage. Il avait l'habitude de consacrer quelques secondes aux victimes pour s'assurer qu'elles tenaient bon nerveusement. Mais en temps ordinaire, il se contentait de les examiner de façon routinière et impersonnelle. Alors qu'aujourd'hui...

Contrarié de réagir de façon aussi primaire à la vue d'une femme, il prit soin de rester dans l'ombre.

— Vous êtes blessée ?

— Non. Pas vraiment. Juste un peu secouée, répondit la jeune femme en s'avancant vers lui. Je tiens à vous remercier pour...

Une voiture venait de passer dans la rue voisine et son visage masqué dut apparaître dans la lumière des phares.

— Némésis, chuchota-t-elle en écarquillant les yeux de stupeur. Je croyais que vous n'étiez qu'un mythe.

— Je suis pourtant aussi réel que lui.

D'un geste du menton, il désigna l'homme attaché qui gisait parmi les détritrus.

— Mais vous, où aviez-vous la tête ? enchaîna-t-il d'un ton de froide colère.

Surprise, Deborah recula d'un pas.

— Je ne comprends pas.

— Vous n'aviez pas à vous aventurer par ici. Ce n'est pas un endroit où se promener seule la nuit.

Deborah ravala in extremis une repartie mordante. Monsieur le Justicier Masqué venait de lui rendre un service inestimable. Le moment était mal choisi pour fustiger ses convictions machistes.

— Il se trouve que j'avais à faire dans le quartier.

— A faire ? Une femme comme vous n'a strictement *rien* à faire dans un endroit comme celui-ci. Sauf si vous étiez tenaillée par une envie subite de vous faire violer et assassiner dans une ruelle.

— Certainement pas, non. Je suis tout à fait capable de me défendre seule.

Le regard lourd d'ironie de Némésis s'attarda un instant sur ses habits en loques.

— A l'évidence, oui.

Deborah scruta ses traits, mais ne parvint pas à déterminer la couleur de ses yeux derrière le masque. Leur expression condescendante, en revanche, était facile à discerner, même dans la quasi-obscurité.

— Je vous ai déjà remercié pour votre aide, mais j'aurais pu m'en passer. Je m'apprêtais justement à reprendre le contrôle de la situation.

— Vraiment ?

Elle lui montra les clés qu'elle tenait toujours à la main.

— J'allais lui arracher les yeux, voyez-vous.

Un silence tomba pendant lequel il parut méditer sur la question. Puis il hocha la tête.

— Je crois que vous en auriez été capable, en effet.

— Je n'ai pas l'habitude de me faire marcher sur les pieds.

— Dans ce cas, il semble que j'aie perdu mon temps. Il enveloppa le cran d'arrêt dans un morceau de tissu noir qu'il sortit de sa poche.

— Tenez. Vous en aurez besoin. Il servira de pièce à conviction.

Au moment précis où sa main se referma sur le couteau, Deborah revécut dans un flash la scène de l'agression. Un frisson glacé la parcourut. Ce Némésis était peut-être un drôle d'individu, mais il ne venait pas moins de risquer sa vie pour elle...

— Je crois que je ne vous ai même pas remercié de ce que vous avez fait pour moi, murmura-t-elle, contrite. Vous avez pourtant toute ma gratitude.

— Votre gratitude, vous pouvez la garder. Ce n'est certainement pas ce que je cherche.

La riposte de Némésis avait été immédiate. Et cinglante.

— Que cherchez-vous, alors ? s'enquit-elle, blessée par la façon dont il l'avait rembarée.

Son regard plongea un instant dans le sien et parut la traverser de part en part. Elle sentit un froid étrange l'envahir.

— Je ne veux qu'une chose : la justice.

— La justice ? Ce n'est pas à vous de la faire. Il y a des méthodes plus...

— Plus légales ? Elles ne m'intéressent pas. Vous vous apprêtiez à appeler la police, je crois ?

Deborah pressa les doigts contre ses tempes. La tête lui tournait un peu. Ce n'était peut-être pas le meilleur moment pour se lancer dans un débat sur la justice avec un individu masqué aux convictions belliqueuses.

— J'ai un téléphone dans ma voiture, dit-elle.

— Dans ce cas, je vous suggère de vous en servir.

Le conseil n'avait pas été prodigué d'un ton très

aimable, mais elle était trop fatiguée pour s'insurger contre ses manières abruptes. Les jambes comme du coton, elle sortit de l'allée et récupéra sa serviette de cuir au passage. C'était quasiment un miracle qu'elle ne lui ait pas été dérobée.

Cinq minutes plus tard, après avoir obtenu l'assurance que la police était en route, elle retourna attendre les secours sur place.

— Ils nous envoient une voiture de patrouille, annonça-t-elle d'une voix lasse en repoussant les cheveux qui lui tombaient sur les yeux.

Le toxico gisait toujours recroquevillé par terre. Quant à Némésis, il semblait s'être dissipé dans les airs une fois de plus.

— Hé ho ? Où êtes-vous ?

Mais elle eut beau scruter l'impasse, l'homme au masque noir n'était plus nulle part en vue.

— Ça alors, il exagère ! Où a-t-il bien pu passer ?

Irritée, Deborah s'adossa contre le mur et rongea son frein en s'indignant contre cette disparition grossière. Elle aurait pourtant eu nombre de questions intéressantes à poser à cet étrange personnage. Mais le rustre avait pris le large en la laissant sur sa faim.

Il se tenait si près qu'il n'aurait eu qu'à tendre la main pour la toucher. Elle, cependant, le cherchait des yeux mais ne le voyait pas. Il était là, présent, palpable, et néanmoins invisible.

Un instant, il fut tenté de se manifester, de lui caresser la joue. Pourquoi ce geste de tendresse, il n'aurait su le dire. Il se contenta cependant de la regarder, gravant dans sa mémoire l'ovale parfait de son visage, la texture de sa peau, le noir lustré de ses cheveux mi-longs.

S'il avait eu des dispositions romantiques, il aurait

sans doute accordé à ces instants une valeur poétique. Mais comme il se voulait pragmatique, il se dit simplement qu'il restait là pour veiller à sa sécurité.

Lorsque les sirènes retentirent au loin, il assista à la transformation de la jeune femme tandis qu'elle se composait peu à peu une attitude. Elle fit quelques respirations lentes et profondes, rejeta les épaules en arrière et rajusta ses vêtements déchirés. Lorsqu'elle s'avança d'un pas confiant à la rencontre de deux policiers en uniforme, il huma au passage les fragrances délicates de sa peau.

Et pour la première fois depuis quatre ans, il retrouva, douce-amère, la nostalgie d'aimer...

Deborah n'était pas d'humeur à faire la fête. Ni à déambuler une soirée entière vêtue d'une robe rouge décolletée dont les baleines la torturaient. Sans parler de ses escarpins trop serrés aux talons vertigineux ! Mais il fallait se faire une raison... Sans cesser de distribuer poliment des sourires, elle s'imagina chez elle, dans un bain chaud. Elle aurait volontiers barboté une bonne heure avec un roman policier dans une main et une boîte de chocolats dans l'autre pour oublier ses mésaventures dans l'East End, trois jours auparavant.

Cela dit, question réception, elle aurait pu tomber plus mal. Positive de nature, Deborah regarda autour d'elle avec curiosité et humour. La musique était un peu bruyante, mais ce détail n'était pas de nature à l'incommoder. Des années de vie commune avec une sœur fanatique de rock l'avaient définitivement immunisée contre ce type d'agression sonore. Quant aux petits feuilletés au foie gras tiède, ils fondaient

sur la langue. Et le vin blanc servi en apéritif était de première qualité.

Les invités, quant à eux, étaient triés sur le volet. Il ne s'agissait pas de n'importe quelle petite fête, mais d'une « party », tout ce qu'il y avait de plus huppée et d'officielle, donnée par Arlo Stuart, magnat de l'industrie hôtelière, pour soutenir la campagne électorale de son ami Tucker Fields, le maire sortant de Denver.

Deborah, pour sa part, n'avait pas encore choisi son parti. Elle ne savait pas si elle donnerait sa voix au maire actuel ou à son jeune opposant, Bill Tarrington. Mais sa décision, elle la prendrait uniquement en fonction des programmes que défendraient les deux candidats. Ni le champagne, ni le foie gras ne l'influenceraient dans un sens ou dans un autre ! Elle avait deux bonnes raisons, cependant, de se trouver à la réception d'Arlo Stuart ce soir : pour commencer, elle avait noué de solides liens d'amitié avec Jerry Bower, le premier adjoint du maire. Et d'autre part, son supérieur hiérarchique, le procureur de district, avait usé de son influence pour que les portes dorées du Stuart Palace s'ouvrent devant elle.

— Ah, Deborah... Sais-tu que tu es particulièrement en beauté ce soir ? commenta le premier adjoint du maire en la prenant par le bras.

— Tiens, Jerry ! Tu as réussi à te libérer de tes obligations électorales et mondaines ?

Elle lui sourit avec affection. Grand et mince, le politicien portait le smoking à la perfection. Une mèche blonde tomba sur son front hâlé lorsqu'il se pencha pour lui poser un baiser sur la joue.

— Désolé, je n'ai pas encore eu une seconde à moi. J'ai tellement serré de mains ce soir que je crains de me réveiller demain matin avec des courbatures au poignet.

— Les politiques ont la vie dure, dit Deborah en levant son verre. Jolie petite réception, en tout cas.

Jerry contempla la foule élégante d'un regard satisfait.

— Stuart n'a pas lésiné, comme tu peux le constater. C'est du non-stop, ces campagnes électorales. Bains de foule, conférences de presse, visites de quartiers. Et puis il y a les petites sauteries comme celle-ci où on rassemble le dessus du panier. Il faut dire qu'il y a pire, comme corvée. Déguster du bon champagne avec tout ce beau monde, ça reste de l'ordre du supportable, non ?

— Je suis éblouie, ironisa Deborah.

— T'éblouir est une chose. Mais n'oublie pas qu'en dernier ressort, c'est ton vote que nous briguons, citoyenne !

— Pour l'instant, je réserve mon opinion. Mais il n'est pas dit que vous ne l'obtiendrez pas, répliqua-t-elle en riant.

Jerry l'entraîna vers le buffet et lui servit une assiette de hors-d'œuvre.

— Comment ça va, Deborah ? demanda-t-il d'un ton préoccupé. Tu reprends le dessus ?

— Comme tu peux le constater. Je suis plutôt vaillante, non ?

Elle regarda distraitement les bleus qui commençaient à s'atténuer sur ses bras. Sous la soie sauvage de sa robe, se trouvaient d'autres ecchymoses, plus sombres et plus violacées. Et inscrite en elle, persistait une marque plus insidieuse et plus durable : le souvenir de quelques instants d'intense terreur.

— Sérieusement, Deb ?

— Sérieusement, j'ai eu de la chance. J'ai échappé au pire. Et tout ce que je veux retenir de cette mésaventure, c'est que nous devons déployer des moyens beaucoup

plus importants pour assurer la sécurité dans les rues de Denver.

— Tu n'aurais jamais dû te rendre dans ces quartiers-là toute seule, marmonna Jerry.

C'était typiquement le genre de commentaire qui mettait Deborah hors d'elle.

— Et pourquoi, s'il te plaît ? Pourquoi une femme ne pourrait-elle se promener librement dans les rues, comme tout le monde ? Devons-nous nous résigner à accepter que certains quartiers deviennent ainsi impraticables pour tout individu normalement dépourvu d'intentions agressives ? Si nous...

— Stop !

Jerry leva les bras en signe de reddition.

— Dans les joutes oratoires, il n'existe qu'un adversaire réellement redoutable pour le politique : l'homme de loi — ou la femme de loi, en l'occurrence. Je suis *entièrement* de ton avis, d'accord ?

Il prit un verre de vin sur le plateau d'un serveur et but une gorgée.

— Je n'ai pas dit que c'était normal qu'il règne une atmosphère d'insécurité dans certains quartiers de cette ville. Mais c'est malheureusement un fait.

— Un fait auquel il serait temps de remédier, dit Deborah, enfourchant vaillamment son cheval de bataille préféré.

Jerry hocha la tête.

— Là encore, je suis de ton côté, Deb. Nul mieux que moi ne connaît les statistiques et je reconnais qu'elles donnent froid dans le dos. Mais n'oublie pas que le maire a lancé une campagne tous azimuts contre la criminalité. Les résultats ne devraient pas tarder à se faire sentir.

Deborah soupira avec un mélange de résignation et d'impatience. Ce n'était pas la première fois qu'elle débattait de ces questions avec Jerry. Et invariablement, le ton finissait par monter entre eux.

— Vos intentions sont bonnes mais le processus est interminable, commenta-t-elle en étalant un peu de caviar sur un toast.

Jerry, qui surveillait sa ligne, se servit en crudités.

— Dis-moi, Deb, j'espère que tu n'es pas devenue une ardente partisane de notre Némésis national ?

Deborah secoua la tête. Elle croyait à une justice fondée sur le droit et la légitimité. Même si elle était la première à reconnaître que la machine judiciaire était saturée.

— Je n'en suis pas là, non. Les héros masqués, ça n'a jamais été ma tasse de thé. Même si tout cela part d'une bonne intention, les risques de dérapage sont trop grands. Une démocratie ne saurait admettre que chacun se mette ainsi à faire la justice au gré de son inspiration personnelle. Une telle attitude peut basculer très vite vers les milices, les citoyens armés. Cela dit, j'ai apprécié que notre douteux héros se trouve être dans les parages, l'autre soir. Il se bat peut-être contre des moulins à vent, mais il ne m'en a pas moins tirée d'une situation plutôt inconfortable !

— Pour cela, en tout cas, je lui voue une immense reconnaissance, admit Jerry en lui effleurant l'épaule d'un geste amical. Quand je pense à ce qui aurait pu arriver...

Deborah frissonna. Le souvenir était encore trop frais pour qu'elle veuille s'y attarder.

— Sois charitable, Jerry, et parlons d'autre chose, O.K. ? Pour en revenir à l'ami Némésis, il ne ressemble

en rien au personnage de héros romantique que la presse a fait de lui. Vu de près, il est bougon, hargneux et tristement taciturne. Moi qui croyais que les justiciers masqués étaient toujours d'une galanterie exquise, j'ai essuyé la déception de ma vie.

— Les héros sont toujours décevants, rétorqua Jerry en souriant.

— Je reconnais que je lui suis redevable. Mais je ne suis pas obligée de l'apprécier pour autant, si ?

Jerry se mit à rire.

— Ne m'en parle pas. C'est le genre de conflit intérieur auquel un politicien est confronté pratiquement tous les jours de sa vie !

Amusée, Deborah joignit son rire au sien.

— Allez, assez parlé boulot. Fais-moi plutôt une petite galerie de portraits, toi qui sais toujours tout sur tout le monde.

Jerry se livra à ce petit exercice avec sa verve coutumière. Ses commentaires étaient brillants, cyniques et toujours divertissants. Comme ils déambulaient dans la salle de bal, Deborah passa spontanément son bras sous le sien. Alors qu'elle tournait la tête à droite et à gauche pour repérer les personnalités en vue qu'il lui désignait, un visage d'homme, soudain, parut se détacher de la foule. Une jolie femme pendue à chaque bras, l'inconnu se tenait au sein d'un petit groupe de six personnes. Deborah se demanda pourquoi son regard s'était arrêté sur lui. Il était attirant, certes. Mais la salle de bal du Stuart Palace était remplie d'hommes au physique agréable. Ses cheveux noirs très drus encadraient un visage intelligent. Il avait des pommettes saillantes, des yeux très légèrement enfoncés d'un brun chaud qui tirait sur le chocolat. Son regard trahissait un certain

ennui même si un demi-sourire flottait sur ses lèvres. Et il portait le smoking avec une aisance admirable. Comme sa compagne de gauche se penchait vers lui, il repoussa d'un doigt amusé une mèche qui tombait sur sa joue et sourit à l'une de ses remarques.

Deborah en était là de ses observations lorsque, sans même bouger la tête, il tourna les yeux. Leurs regards se trouvèrent et ne se lâchèrent plus.

— ... et figure-toi qu'elle leur a acheté une télévision avec écran géant, à ces petits monstres.

— Pardon ?

Deborah cligna des yeux et eut l'impression ridicule qu'un charme venait de se rompre et qu'elle retombait brutalement sur terre. Jerry sourit patiemment.

— Dis-moi, Deb, tu m'écoutes au moins quand je me décarcasse pour te raconter des anecdotes distrayantes ? Je te parlais d'un sujet éminemment digne d'intérêt : les trois caniches de Mme Forth-Wright.

Mais les toutous en question ne parvinrent pas à retenir son attention.

— Jerry, qui est cet homme ? Celui qui se tient près de la fenêtre avec une blonde d'un côté et une rousse de l'autre ?

Tournant la tête dans la direction indiquée, Jerry fit la grimace.

— Le plus étonnant, c'est qu'il n'ait pas, en plus, une brune perchée sur une épaule. Les femmes ont tendance à se coller à lui comme s'il était vêtu de papier tue-mouches plutôt que de vêtements ordinaires.

— C'est ce que je constate, en effet. Qui est-ce, alors ?

— Guthrie. Gage Guthrie.

Gage Guthrie ?

— Mmm... Son nom me dit quelque chose...

— Oh, ne cherche pas. On parle de lui tous les jours dans la rubrique mondaine du *World*.

— Je ne lis jamais ce genre d'articles.

Deborah était consciente de contrevenir aux règles de politesse les plus élémentaires et pourtant c'était plus fort qu'elle : impossible de quitter le dénommé Gage Guthrie des yeux.

— Je le connais, murmura-t-elle. Mais je n'arrive pas à savoir où je l'ai rencontré.

— Tu as dû entendre parler de son histoire. Il était flic, dans le temps.

— Flic ? C'est étonnant. Il n'a vraiment pas le type.

Il semblait tellement à l'aise, tellement enraciné dans ce milieu hyper privilégié.

— C'en était un pourtant. Et de la meilleure espèce, d'après ce qu'on raconte. Il y a quelques années, son coéquipier et lui sont tombés dans un guet-apens. Son collègue a été tué sur le coup. Les gars ont filé en laissant Guthrie pour mort.

Enfin le déclic se fit dans la mémoire de Deborah.

— Ça y est, je me souviens, maintenant. J'ai suivi son histoire dans les journaux, à l'époque. Il est resté dans le coma pendant...

— Presque dix mois. Il était sous assistance respiratoire et ses médecins avaient plus ou moins renoncé à le sortir de là lorsqu'un beau jour, il a miraculeusement rouvert les yeux. Comme tu peux le voir, il a plutôt bien récupéré. Mais il n'était plus question pour lui d'exercer son métier comme avant. Il a décliné l'emploi de bureau que lui proposait la police judiciaire de Denver et s'est employé à faire fructifier un héritage confortable qui lui était échu entre-temps.

L'argent ne faisait pas tout, cependant. Deborah

songea à l'épreuve traversée par cet homme et elle en eut mal pour lui.

— Ça n'a pas dû être une période facile pour ce Guthrie. Il a perdu son coéquipier et presque une année entière de sa vie, commenta-t-elle pensivement.

Jerry piqua une crevette sur son assiette et haussa les épaules.

— Il a amplement rattrapé le temps perdu. Les femmes le trouvent irrésistible, semble-t-il. Sans doute parce qu'il croule littéralement sous les dollars. Des trois millions qu'il avait hérités au départ, il a réussi à en faire trente. Il y a plus malheureux que lui, crois-moi.

Jerry eut un sourire en coin lorsque Gage Guthrie se détacha de ses deux compagnes pour s'avancer dans leur direction.

— Eh bien..., commenta-t-il à mi-voix. On dirait que l'intérêt est réciproque.

Au premier pas que Deborah avait fait dans la salle de bal, Gage avait remarqué sa présence. Dès lors, il n'avait cessé de l'observer du coin de l'œil tout en continuant les conversations en cours. Cette conscience permanente qu'il gardait de sa présence n'avait rien de confortable. Il l'avait vue sourire à Jerry Bower et avait remarqué que ce dernier ne perdait pas une occasion de lui toucher la main ou le bras, de laisser glisser ses doigts sur une de ses épaules nues.

Quelle importance, après tout, si Jerry et cette jeune femme avaient une relation amoureuse ? Lui-même n'avait pas de temps à consacrer à ce genre d'aventure. Même avec des brunes superbes au regard pétillant d'intelligence.

Mais Gage progressait malgré tout en direction de la brune en question.

— Alors, ces élections, Jerry ? fit-il en serrant la main du premier adjoint du maire.

— Ma foi, ça suit son cours... C'est toujours un plaisir de vous voir, monsieur Guthrie. Vous passez une agréable soirée, j'espère ?

— Excellente. Je vous remercie.

Le millionnaire s'inclina devant Deborah.

— Mademoiselle...

Au grand dam de Deborah, elle fut incapable de prononcer une syllabe et dut se contenter d'un petit signe de tête.

— Deborah, j'aimerais te présenter Gage Guthrie. Monsieur Guthrie, voici Deborah O'Roarke, substitut du procureur de district.

Le sourire de Gage s'élargit.

— Substitut du procureur de district... C'est rassurant de voir que notre justice repose entre des mains aussi charmantes.

— Le charme ne fait pas grand-chose à l'affaire, monsieur Guthrie. J'aimerais autant que vous jugiez mon travail sur des critères d'efficacité et de compétence.

Pour toute réponse, Gage Guthrie prit la main qu'elle ne lui tendait pas et la serra un bref instant dans la sienne. *Attention !* Comme un éclair, l'avertissement traversa l'esprit de Deborah lorsque leurs paumes se joignirent.

— Tu veux bien m'excuser un instant ? intervint Jerry en lui effleurant l'épaule. Le maire vient de me faire signe.

— Mais je t'en prie. Le devoir n'attend pas.

Elle lui sourit affectueusement. Mais elle devait admettre à sa grande honte qu'elle avait momentanément oublié sa présence.

— Il n'y a pas très longtemps que vous exercez, n'est-ce pas ? s'enquit Gage Guthrie.

Malgré le malaise que lui inspirait sa présence, Deborah n'hésita pas à soutenir son regard.

— Depuis un an et demi. Pourquoi ? Vous vous intéressez particulièrement aux substituts du procureur de district ?

— Seulement lorsqu'ils ont votre beauté et votre allure, répondit-il en effleurant la perle qui pendait à son oreille. Vous dansez ?

— Non, murmura-t-elle, dans un sursaut de panique, en reculant d'un pas.

Très vite, elle se ressaisit et plaqua un sourire impersonnel sur son visage.

— Non, merci. Je dois partir. J'ai encore une foule de dossiers qui m'attendent ce soir.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Ce soir ? Il est déjà 10 heures passées.

— La justice ne connaît pas d'heure, monsieur Guthrie.

— Gage... Je vous raccompagne.

De nouveau, elle esquissa un mouvement involontaire de recul.

— Non, merci, sérieusement. Ce ne sera vraiment pas nécessaire.

— Si ce n'est pas une nécessité, que ce soit donc un plaisir.

Deborah secoua la tête. Il était un peu trop beau parleur à son goût pour un homme qui venait tout juste de fausser compagnie à une blonde et à une rousse. Que cherchait-il, au juste ? Une brune pour compléter ce charmant trio ?

— Je m'en voudrais d'écourter votre soirée, monsieur Guthrie.

— Je ne m'attarde jamais très longtemps dans ce genre de réceptions.

Deborah fut sauvée par l'arrivée de la jeune femme rousse qui vint se raccrocher au bras de Gage avec une moue boudeuse.

— Tu sais que nous n'avons pas dansé ensemble une seule fois, ce soir, mon chéri ?

Deborah mit ce temps de répit à profit pour se diriger en droite ligne vers la sortie. C'était stupide de fuir ainsi alors qu'il aurait suffi de refuser fermement. Mais cet homme lui donnait le tournis. Sa peur, au demeurant, était entièrement dictée par l'instinct. Car, en surface, Gage Guthrie n'avait rien d'effrayant. Il était d'un abord plutôt agréable et elle ne doutait pas que sa compagnie fût fascinante, y compris sur le plan intellectuel. Mais elle sentait un courant étrange circuler entre eux. Comme un fluide puissant et ténébreux. Et elle avait déjà suffisamment de problèmes à affronter. Inutile d'ajouter Gage Guthrie à la liste.

Dehors, la nuit d'été était humide et chaude. Pas un souffle de vent ne venait alléger l'atmosphère.

— Je vous appelle un taxi, mademoiselle ? proposa le portier.

— Non, dit la voix de Gage juste derrière elle. Ce serait inutile.

— Monsieur Guthrie...

— Gage... Ma voiture est juste là, mademoiselle O'Roarke.

Il désigna une longue limousine noire garée le long du trottoir.

— Elle est très impressionnante, reconnut-elle sèchement. Mais un taxi suffirait à satisfaire mes besoins.

— Pas les miens, en revanche, rétorqua Gage en lui prenant le bras.

Il salua le chauffeur, un homme de haute taille à la carrure impressionnante qui descendit de voiture à leur approche.

— Les rues sont dangereuses, la nuit, précisa Gage. En vous reconduisant, je saurai que vous êtes arrivée à bon port.

Deborah recula d'un pas pour l'observer avec attention, comme elle aurait examiné une photo d'identité judiciaire. A mieux y regarder, Gage Guthrie ne lui parut plus du tout aussi dangereux. Elle lui trouva même l'air un peu triste. Un peu solitaire.

Elle se tourna vers la limousine et lui lança par-dessus l'épaule :

— Vous insistez toujours aussi lourdement lorsqu'on vous dit non, monsieur Guthrie ?

— Ça dépend, mademoiselle O'Roarke.

Il prit place à côté d'elle et lui tendit une rose rouge.

— Vous pensez décidément à tout, commenta-t-elle en se demandant si la fleur avait été originellement destinée à la belle blonde ou à la rousse pulpeuse.

— J'essaye. Où puis-je vous déposer ?

— Au palais de justice. Il se trouve à l'angle de la Sixième Avenue et de...

— Je sais.

Gage pressa un bouton et la vitre qui les séparait du chauffeur descendit sans bruit.

— Au palais de justice, Frank.

— Bien, monsieur.

La vitre se referma de nouveau, recréant un espace

clos où ils se trouvaient comme en retrait du monde. Deborah se renversa contre le dossier et nota, non sans étonnement, qu'elle était complètement détendue.

— Nous avons été du même bord, vous et moi, observa-t-elle.

— Du même bord ?

— La défense de la loi.

Gage tourna vers elle le regard pénétrant de ses yeux sombres. Ils avaient une expression si particulière — si mystérieuse, presque — qu'elle se demanda ce qu'il avait vécu pendant les neuf mois où il avait flotté dans un no man's land entre la vie et la mort.

— Vous estimez servir la loi, Deborah ?

— J'aime à le croire, oui.

— Et pourtant, vous devez vous livrer à la même minable petite cuisine que tous les autres. Dès que vous tenez un second couteau, vous le poussez à la délation en lui promettant une réduction de peine s'il balance deux ou trois noms.

— Je reconnais que la méthode n'a rien d'admirable, répondit-elle sur la défensive, mais on pare au plus pressé.

— Remarquable machine judiciaire...

Avec un léger haussement d'épaules, Gage laissa le sujet de côté.

— D'où êtes-vous, Deborah ?

— De Denver.

Il secoua la tête en esquissant un sourire.

— Ah, non. Ce n'est pas au Colorado que vous avez acquis ce léger parfum de cyprès et de magnolias qui émane de votre voix.

Elle sourit.

— On ne peut décidément rien vous cacher. Je suis

née en Géorgie, en effet. Ma sœur et moi, nous avons pas mal bougé avant de nous fixer à Denver.

« Ma sœur », avait-elle dit. Gage songea que ses parents devaient être décédés, mais il lui parut prématuré de poser la question.

— Et pourquoi avez-vous décidé de défendre la loi ici, Deborah ?

— Précisément parce que la criminalité est importante à Denver. J'avais très envie de relever le défi. Il y a un combat à mener, dans cette ville. Et je crois pouvoir tenir un rôle dans cette lutte.

Elle songea à l'affaire Mendez et aux quatre meneurs qui étaient désormais en attente de jugement.

— En fait, je suis déjà en plein dedans, déclara-t-elle non sans fierté. Et je peux vous assurer que ça va bouger.

— Oh, Deborah... Vous êtes une idéaliste, je le crains. Elle lui jeta un regard de défi.

— Peut-être, oui. Où est le problème ?

— Les idéalistes sont souvent tragiquement déçus.

Un silence tomba pendant qu'il étudiait ses traits. La limousine filait le long des avenues illuminées et les lampadaires rayaient la nuit, créant un jeu d'ombre et de lumière sans cesse renouvelé. Elle était aussi belle éclairée que dans l'ombre. Le mélange de détermination et d'intelligence qu'il lisait dans ses yeux conférait à ses traits une sorte de hauteur naturelle. Malgré sa jeunesse, Deborah O'Roarke était une femme de pouvoir.

— J'aimerais vous voir en action au tribunal, dit-il.

A l'éclat de son sourire, il comprit qu'elle était également ambitieuse. Un ensemble de qualités que Gage appréciait tout particulièrement.

— Au tribunal ? Je suis redoutable, admit-elle, les yeux étincelants.

— Je n'en doute pas.

Le désir de la toucher le tourmentait désormais avec insistance. Il s'imagina glissant la pointe du doigt sur le blanc de son épaule ronde pour en tracer le contour... Mais saurait-il se contenter d'une caresse légère ? Dans le doute, il choisit de s'abstenir et ce fut avec un mélange de soulagement et de frustration intense qu'il vit la limousine s'immobiliser le long du trottoir.

Tournant la tête vers la vitre, Deborah contempla le palais de justice, un bâtiment ancien d'aspect aussi grandiose qu'austère.

— Nous voici arrivés, murmura-t-elle, en proie à une déception aussi inattendue qu'écrasante. Merci de m'avoir accompagnée.

Le chauffeur vint ouvrir sa portière et elle pivota pour poser les deux pieds sur le trottoir.

— Je veux vous revoir, s'éleva la voix de Gage derrière elle.

Pour la seconde fois, ce soir-là, elle lui lança un regard par-dessus l'épaule.

— Peut-être. Bonne nuit.

Gage la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse à l'intérieur du bâtiment. Puis il demeura un long moment immobile, fasciné par la légère trace olfactive qu'elle avait laissée dans son sillage. Il y avait là un soupçon de parfum de luxe et quelque chose de plus encore, comme un subtil mélange de fragrances infiniment personnelles.

— On rentre ? demanda le chauffeur, rompant enfin le silence.

Gage prit une profonde inspiration.

— Non. Reste ici plutôt et attends-la pour la ramener chez elle. La marche à pied me fera du bien.

Nora Roberts

Mission à haut risque



Qui est « Némésis » ? C'est la question qui obsède la juge Deborah O'Roarke depuis que cet homme masqué lui a sauvé la vie au détour d'une ruelle sombre de Denver. Une obsession qui se voit encore renforcée quand elle comprend que ce justicier solitaire enquête sur la même affaire qu'elle. À la fois exaspérée par ses méthodes et troublée par la force virile et rassurante qui émane de lui, Deborah s'en fait le serment : elle mettra tout en œuvre pour collaborer avec lui et découvrir sa véritable identité...

78.0925.7

7,50 €



9 782280 431606



HARLEQUIN

www.harlequin.fr